

# Julien Pley

Né le 10 avril 1915 à Saint-Malo, **Julien Pley** passe son enfance à Calais. À la déclaration de guerre, il est en cinquième année de médecine.

Mobilisé le 15 septembre 1939 à Rouen, il partage un sort commun avec des étudiants en médecine, pharmacie, art dentaire pour lesquels sont aménagées des classes accélérées, avant leur intégration dans l'armée.

Durant l'hiver 1939-1940, il est affecté à un bataillon de génie du corps de cavalerie (équivalent de la Panzerdivision chez les Allemands), une unité d'élite française.

Ses compétences l'amènent légitimement à soigner les blessés (il est alors intégré en

tant que médecin auxiliaire avec le grade d'adjudant), le plaçant en première ligne comme témoin de scènes tragiques.

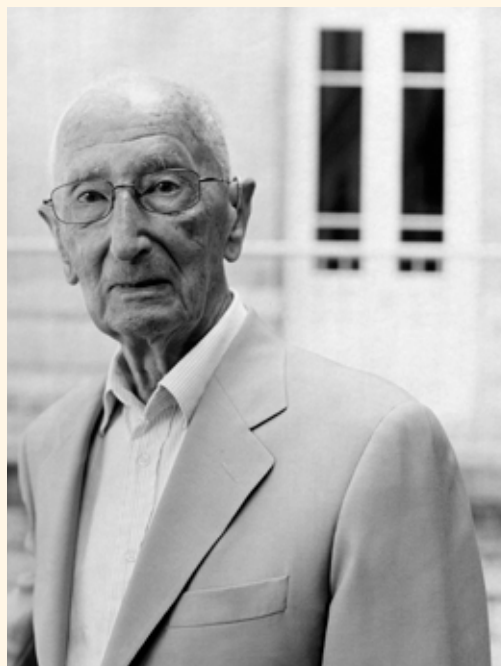
Son régiment part vers l'Allemagne le 10 mai 1940, stoppant sa route à 80 km d'Aix-la-Chapelle.

Puis vient la retraite sur Dunkerque, point culminant de la débâcle. Il y passe trois jours, dans la confusion la plus totale, les soldats ayant perdu pour la plupart leur unité.

Il embarque pour l'Angleterre le 1<sup>er</sup> juin 1940 sur un navire de guerre britannique. Le débarquement se fait à Folkestone, l'accueil des Anglais est plutôt cordial.

Le 5 juin 1940, son unité reçoit l'ordre de regagner dans les plus brefs délais la France. Il rembarque donc à Plymouth, sur le « Ville d'Alger », pour une traversée jusqu'à Brest, où une fanfare attend les militaires.

Il leur est bientôt demandé de s'arrêter, de rassembler les armes et d'attendre les Allemands.



Au lendemain de l'armistice du 22 juin 1940, il entame avec ses camarades d'infortune, depuis Nueil-Les-Aubiers (Deux-Sèvres) et sous escorte de la Wehrmacht, une marche de 40 à 50 km quotidiens. Les prisonniers sont ensuite acheminés par camion à Laval (Mayenne).

Julien Pley se retrouve affecté dans un Oflag, improvisé dans le Grand Séminaire de Laval. Les officiers sont en majorité des intellectuels et des artistes. En quelques jours la vie s'organise : des cours sont dispensés, ceux de littérature contemporaine et d'anglais ont la faveur de Julien. Les Allemands procurent sans difficulté le matériel nécessaire à ces activités.

Deux ou trois mois s'écoulent, au terme desquels les officiers sont envoyés en Allemagne. Son statut de sous-officier lui épargne cet exil forcé.

En février 1941, il reçoit une affectation au titre de médecin dans un Frontstalag. Il participe au conseil de réforme mensuel du camp (sur cent malades présentés, la moitié sont des « malades fabriqués »). Les médecins allemands assurent un contrôle sur cette opération. Il sympathise avec l'un d'eux, francophile.

Il dirige ensuite, avec deux autres Français, un camp de prisonniers de guerre « indigènes », dont la Wehrmacht gère l'intendance. Le camp est installé dans la caserne Schneider à Laval. Il réunit des Maghrébins, des Vietnamiens et des Sénégalais. Certains de ces prisonniers ont été rapatriés d'Allemagne, car réfractaires au froid.

Le surpeuplement du camp est patent, mais le couchage reste correct ainsi que les conditions sanitaires. L'occasion lui est fournie d'apprendre les rudiments de la langue de ces communautés, qui se côtoient sans se mélanger.

En août 1941, il exerce à l'hôpital de Laval, à l'étage réservé aux « indigènes ». À cette époque, il a un minimum de contacts avec sa famille.

Le 15 août 1942, il est libéré de fait, lors d'une relève des médecins, car il est le plus âgé du groupe. Il quitte alors Laval pour Paris, où il est interrogé à l'Hôtel Lutetia sur les conditions de sa captivité.

S'ensuit une période psychologiquement difficile où il « se cherche ». L'option de reprendre ses études de médecine s'impose alors à lui.

En mai 1944, il passe au maquis avec un cousin, à Ouroux-en-Morvan (Nièvre). Il y reste trois mois environ.

Il s'engage par la suite dans la Première Armée (5<sup>e</sup> Division Blindée, Combat Command n° 4 qui comprend un bataillon médical) et se bat pour que soit portée sur ses papiers militaires la mention « pédiatre ».

En novembre 1944, un poste de médecin dans la Légion étrangère à Orbey (Alsace) lui est proposé. La campagne est meurtrière, il est en première ligne. Le froid est intense.

Il participe à la libération de Colmar, passe le Rhin, puis le Danube. Il a alors accédé au grade de médecin en chef dans un régiment de chars. Il terminera la guerre dans une compagnie d'artillerie.

Le général de Lattre de Tassigny défend le projet, au sortir de la guerre, d'envoyer les petits Français en Allemagne pour les « requinquer ». Vingt mille d'entre eux seront accueillis dans les « colonies de vacances de la Première Armée ». Dix mille seront pris en charge par la 1<sup>re</sup> DB, les dix mille autres, dont Julien Pley a la charge, par la 5<sup>e</sup> DB, autour du lac de Constance.

Deux groupes de cinq mille enfants, successivement, bénéficieront ainsi d'un séjour de trois semaines outre-Rhin.

Démobilisé en septembre 1945, Julien Pley retrouve le « désordre » du Paris d'après-guerre, où il passe son internat.